

## Anthropologie et Sociétés



Jean-Luc MARION, *De surcroît. Études sur les phénomènes saturés*. Paris, Presses Universitaires de France, 2001, vii + 208 p., bibliogr.

Denis Müller

Volume 27, numéro 3, 2003

Déshumanisation / Réhumanisation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/007934ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/007934ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Müller, D. (2003). Compte rendu de [Jean-Luc MARION, *De surcroît. Études sur les phénomènes saturés*. Paris, Presses Universitaires de France, 2001, vii + 208 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 27(3), 190–192.  
<https://doi.org/10.7202/007934ar>

des âmes au paradis pour l'éternité signifiait leur disparition démographique. Ces conceptions semblent différer de celles qui, chez les Inuit, sous-tendent la pratique de l'éponymie et la conversion vue comme façon de « mourir et renaître ».

Au-delà de l'intérêt qu'il présente sur son thème propre et à titre comparatif, c'est à l'anthropologie religieuse en général que ce livre substantiel apporte une importante contribution, en ce qu'il met au jour un exemple de mécanisme par lequel une culture dominée parvient à s'approprier une idéologie dominante venue d'ailleurs.

## Référence

ZNAMENSKI A. A., 1999, *Shamanism and Christianity. Native Encounters with Russian Orthodox Missions in Siberia and Alaska, 1820-1917*. Westport et Londres, Greenwood Press.

Roberte Hamayon  
École Pratique des Hautes Études  
45 rue des Écoles  
75005 Paris  
France

---

Jean-Luc MARION, *De surcroît. Études sur les phénomènes saturés*. Paris, Presses Universitaires de France, 2001, vii + 208 p., bibliogr.

Ce recueil d'articles constitue une sorte d'appendice réflexif et apologétique à l'ouvrage *Étant donné* qui, en 1997 visait à approfondir une phénoménologie de la donation déjà entreprise en de précédents travaux. Comme tous les écrits de l'auteur, il s'agit de textes denses et profonds, faisant appel à une certaine technicité phénoménologique et mobilisant beaucoup d'efforts de la part du lecteur non initié. Mais l'effort est la plupart du temps récompensé, tant l'approche proposée est captivante et originale, très éloignée du conformisme scientifique et philosophique ambiant.

La thèse de départ est qu'en toute description phénoménologique et dès lors en toute réduction s'impose le primat de la donation. La phénoménologie, on le sait, n'est pas construction, mais interprétation des objets qui se donnent à voir et à penser. Or, comment éviter, en somme, le court-circuit d'une théologisation induite de la philosophie, telle que Dominique Janicaud a pu le reprocher à la phénoménologie française? Si le seul phénomène saturé susceptible de donner lieu à un surcroît d'intuition sur la signification était la manifestation, c'est-à-dire la révélation, et, qui plus est, la Révélation chrétienne elle-même, alors toute la phénoménologie ne serait effectivement qu'une théologie travestie. Afin d'éviter ce danger (auquel a succombé à notre avis un Michel Henry), Marion présuppose l'existence d'une pluralité lexicale de quatre phénomènes saturés : l'événement, l'idole, la chair et l'icône. C'est seulement au terme de cette quadruple réduction que pourra se « vérifier » la chaîne intuitive des saturations censées déboucher sur le concept de révélation.

Dans sa prétention à se constituer en philosophie première, capable de rendre compte de l'intentionnalité de toute science (selon le projet husserlien), la phénoménologie n'entend pas se fixer sur une originalité fantasmatique de la donation, ni réduire la donation à une seule manifestation, mais dérouler plusieurs intuitions accompagnant et scandant notre rapport au monde.

De manière paradoxale, fort stimulante pour le théologien que je suis, Marion écarte de la réduction toute détermination substantielle de type onto-théologique, mais estime que les figures et les événements déclinés par la théologie révélée relèvent, comme tout phénomène, de l'approche phénoménologique au sens strict. Seul le théologien Hans Urs von Balthasar, selon Marion, se serait essayé à une description grandiose des phénomènes chrétiens, de manière à en appréhender pleinement la dimension esthétique et artistique.

Les analyses de Marion n'ont nullement pour but unique de provoquer les théologiens. Elles en appellent plus largement à une prise en compte novatrice des éléments de transcendance « laïque » ou « profane » qui percent au cœur des phénomènes de l'existence, de l'idole, de la chair et de l'icône. L'événement a sa matrice première (c'est le cas de le dire) dans la naissance, dont l'essence eidétique nous demeure à jamais invisible, attestée seulement par le témoignage et le récit d'autrui. Il se donne ainsi à voir, dans toute naissance humaine, un surcroît de sens qui transcende la banalité apparente du phénomène que les sciences naturelles et même la médecine tendent à réduire (au sens rationaliste et non phénoménologique du terme) à ses seuls facteurs bio-physiologiques ou temporels. Dans la naissance, phénomène saturé par excellence, se donne à penser l'excès infini de l'intuition sur l'intention. Ces remarques sont précieuses, au moment où tout un courant de pensée redonne place à la natalité (qu'avait si bien analysée Hannah Arendt). Mais l'art contemporain témoigne avec force du paradoxe qui fait éclater l'apparente banalité du naître au monde ; ainsi, quand Marc Rothko (dont le *Number 7* de 1951 enlumine l'ouvrage) affirme qu'il entend « emprisonner la violence absolue » dans chaque centimètre carré de ses tableaux (p. 61), c'est d'une résistance à la transcendance invisible de la naissance au monde qu'il est question. Car cette violence absolue délimite en même temps, pour Marion, la séparation brutale qui fait éclater le tableau, en occultant le visage et le nom des humains. Le tableau laissé à l'idole est un phénomène saturé d'immanence, mais sourd à la transcendance qui pourtant la meut. C'est le passage par le prochain phénomène saturé, la chair, qui médiatise le chemin vers la révélation, par l'intermédiaire de la nomination du sujet « adonné » à la chair (voir l'ouvrage que Marion a consacré par la suite au « Phénomène érotique » [2003]). Le corps n'est pas le corps propre de Merleau-Ponty, mais un événement par lequel la chair, prenant corps, s'incarne et s'ouvre au surcroît. La révélation elle-même se tiendra sur cette ligne de crête d'une incarnation.

Les remarques qui précèdent ne donnent qu'un aperçu partiel et rudimentaire de l'approche fine et sensible de l'auteur. Semblable philosophie ouvre des pistes fécondes au théologien et à l'historien de l'art, mais aussi à l'éthicien sensible à l'inscription des mœurs dans une quête de sens. Mais comment faire le pont entre un tel mode de penser et les méthodes souvent exclusivement quantitatives et explicatives des sciences sociales et anthropologiques ? L'auteur ne nous offre guère d'ouverture dans cette direction. Peut-être alors faut-il renverser la question, et laisser anthropologues et sociologues s'interroger sur les surcroîts de sens qui viennent saturer les phénomènes que leurs enquêtes auraient parfois tendance à priver de tout excès et de tout infini ?

## Références

MARION J.-L., 1997, *Étant donné*. Paris, Presses Universitaires de France.

—, 2003, *Phénomènes érotiques*. Paris, Grasset.

Denis Müller  
Département interfacultaire d'éthique  
Université de Lausanne  
BFSH 2 – 1015 Lausanne  
Confédération helvétique

---

François LAPLANTINE et Alexis NOUSS, *Métissages, de Arcimboldo à Zombi*. Montréal, Pauvert, 2001, 634 p., fotogr., réf.

Rédigé comme une encyclopédie du métissage, l'ouvrage de François Laplantine et Alexis Nouss nous invite pour un voyage, sans guide ni carte, à traverser les territoires de la pensée métisse. Saisissant tour à tour l'anthropologie, la littérature, la musique, l'architecture, le cinéma, la philosophie, la géographie, les auteurs nous initient pourtant par un itinéraire nomade aux concepts et de la syntaxe du métissage. Fidèles à l'idée que le métissage surgit dans les marges, ils nous transportent, sans souci de préséance, des termes les plus solennels aux plus facétieux. Ils nous conduisent aux extrêmes de la création métisse, de ses formes les plus détendues comme celle du mérengré aux plus contractées du tango, de l'exaltation des sentiments dans la *saudade* à leur exacerbation dans la mélancolie. À la recherche de la pensée métisse, le lecteur y choisit ses entrées, fait des aller-retours dans toutes les dimensions où elle surgit sans jamais s'y réduire. Il peut flâner à loisir et s'offrir des détours par le jeu des renvois, s'imprégner du devenir métis, de sa texture au travers de ses exemples – de l'univers étrange des hétéronymes de Pessoa à celui, hybride et fantastique de Frida Kahlo.

Le métissage entendu par les auteurs est en tout point différent de la notion qui se répand actuellement dans nos sociétés comme une traînée de poudre. Ce mélange bariolé, exotisme à deux sous que chacun s'approprie, que l'on prend pour métissage n'est en fait pour les auteurs que juxtaposition, coexistence dans l'espace temporel et spatial d'éléments, syncrétisme ou éclectisme. Dans la civilisation de la mondialisation, le métissage, vendu à toutes les sauces, devient ainsi exutoire. Galvaudé, il permet la résolution euphorique des contradictions dans un ensemble où la norme demeure toutefois l'anti-métissage par la recherche incessante de la stabilité, de l'identité. À la définition toujours plus folklorisée de la notion de métissage dans une vocation de légitimation du désir d'appropriation, les auteurs opposent le processus du dessaisissement et du renoncement. Loin du mélange, le métissage est une pensée de la désappropriation. Il suppose la ré-interrogation essentielle du sentiment de posséder une identité stable et définitive. Le métissage, c'est ce qui se lit en creux de la rencontre, et c'est d'abord et avant tout une reconnaissance de l'altérité en soi-même.

Ethnographes du langage, si les auteurs soulignent que la compréhension de la pensée métisse requiert un cheminement méthodique au travers des concepts, véritables opérateurs logiques qui en tracent le réseau de sens, ils en explorent aussi les « tout petits mots », les prépositions, les conjonctions qu'ils présentent comme autant d'articulations, qui font les accords et les rythmes de cette texture vivante et mouvante qu'est le métissage. Processus